



Portrait d'Anouk Grinberg par Sarah Moon.

INTERVIEW

ANOUK GRINBERG

Vous trouvez le temps, parallèlement à votre carrière de comédienne, de dessiner ?

J'ai toujours dessiné, mais il y a eu une sorte d'aggravation ces cinq dernières années, particulièrement parce que je suis « tombée » sur les pastels. Je me sens bien avec ces couleurs, avec le velouté de la matière. C'est très physique, très immédiat. Comme de descendre un toboggan.

Cela vous a plus séduit que l'huile ou un autre médium ?

A vrai dire, le fait que le pastel soit très immédiat me permet de dessiner assez vite, ce qui « squizze » la tête, et je me rends compte que dans les dessins, quand la tête me « fout » la paix, ça se passe mieux. Alors qu'avec la peinture, le temps de faire est plus long (faire les couleurs, laisser sécher). En fait il faut me mettre en grève la tête, et là ça passe!

Vous passerez tout de même un jour à d'autres techniques ?

L'année dernière je me suis cassée l'épaule et du coup j'ai fait des petits dessins à l'encre de Chine ; c'est très dur, mais j'aime bien, c'est implacable, et puis j'ai envie de commencer avec l'huile... Je vais essayer, tout en essayant de garder ce petit niveau de bêtise ou d'inconscience que j'ai dans ma tête quand je dessine.

L'immédiateté, c'est ce qui vous séduit ?

Je cherche au moins à être plus libre que dans la vie. J'essaie d'être dans une espèce de traduction simultanée de ce que je sens, même si je ne peux pas tout à fait dire cela puisque je reprends quand même les dessins,

je les retouche, etc. Mais quand même j'essaie de m'approcher d'une sorte de spontanéité. Dans la vie, tout le monde, qui que ce soit, on passe beaucoup de temps à assourdir les sensations... Dans le dessin, au contraire, on doit être libre. Et la craie, pour moi, c'est comme un fil électrique, ça passe. C'est un truc de sensation, c'est immédiat.

Votre travail est rempli de personnages...

Oui, il y a plein de gens. Il y a des paysages aussi. Ce sont des paysages ou des gens. Je commence parfois un paysage et cela devient un personnage, ou inversement. Je ne sais pas définir précisément mon travail. Mais je vois bien que ce n'est pas conceptuel, ni bucolique.

Oui, bucolique, ce n'est pas un terme qu'on peut apposer face à votre œuvre !

Les paysages sont assez heureux pourtant...

Côté personnages, on voit des êtres qui crient leur effroi, leur colère ?

Je n'ai pas quelque chose en tête à leur faire dire, ils sont mystérieux à moi ces personnages. Parfois je comprends que cela doit avoir à voir avec tel ou tel sentiment que j'ai du éprouver, ou que j'ai senti chez x ou y. Parfois, je suis dans le métro et je vois des visages, le dedans des visages ... Il faut que je revienne chez moi dessiner ce que j'ai vu, à l'intérieur de la personne. Mais je ne sais pas ce que c'est, ce que j'ai vu à l'intérieur. Je n'ai pas d'idée préconçue, pas de projet, ça va très vite, et souvent c'est à la fin que je reconnais ce que c'est.

C'est donc plus le paysage intérieur que l'apparence extérieure qui vous touche ?

L'apparence extérieure, je ne m'y repère pas bien. Je vois non la vitrine mais l'arrière-boutique.

Alors, il y a quand même une constante, c'est tout de même un dessin très noir, obscur.

Je ne me rends pas compte. Pour moi mon dessin est très réaliste, assez ressemblant, brut et en tout cas, pas du tout symboliste. Pas du tout. Il y a quelqu'un qui m'a comparé un jour à Odilon Redon, croyant me faire plaisir, peintre que je déteste, plein de symboles et d'idées...

Votre dessin c'est plus de l'émotion, non ?

Je ne dessine pas s'il n'y a pas eu une friction avec la vie. Un dessin qui n'est qu'un dessin, est raté pour moi.

A quel moment est-il terminé ?

Je le sais immédiatement mais je ne saurais pas vous expliquer.

Il y a donc beaucoup de personnages dans votre travail. C'est l'être humain qui vous attire ?

Apparemment les gens que je croise me font de l'effet, et il faut que ça sorte.

Il y a dans vos dessins l'expression d'une grande solitude ?

Oui sans doute, il s'avère que ce sont des gens seuls, mais je n'ai aucun discours à tenir sur la solitude des gens. C'est indéniable, les gens sont seuls.

Vous les montrez seuls, fragiles, comme en souffrance ?

C'est comme dans un photomaton, on est seul. On ne sourit pas. Moi je ne fais personne qui sourit. Certains crient, d'autres sont taiseux, prennent sur eux. Mais ils sont solides aussi, vaillants.

Il y en a qui ont forme humaine, d'autres qui sont un peu mystérieux...

Comme les gens ! Il n'y a pas beaucoup de monde qui est normal. Il n'y a pas beaucoup de monde qui a une vraie belle forme. En général, ce qui est beau un jour le lendemain l'est moins...

Ce sont vos propres angoisses qui surgissent dans les dessins...

Parfois je sens bien que c'est quelque chose de personnel, et puis parfois je suis comme une courroie de transmission d'histoires qui arrivent aux autres. Je ne sais pas toujours très bien si celui-là c'est moi, ou celui-ci c'est qui ou quoi... et d'ailleurs ça m'est égal ; ce n'est pas seulement de la pudeur de le dire. Je sais simplement que cela n'a pas à voir avec le journal intime, je ne veux rien dire de particulier, c'est vraiment autre chose. C'est des dessins. Je peux faire un dessin très heureux, puis après un autre, plus sombre. Je vous le dis, ce sont des traductions simultanées, oui... mais pas de moi !

Vous avez des dessins préférés ?

Il y a des dessins qui me font un peu peur, que je n'aime pas trop voir. En même temps les gens ne réagissent pas comme moi, cela ne leur fait pas peur. Ils reconnaissent quelque chose d'un peu bâillonné, un peu vivant. Je croyais que les dessins étaient très violents mais on dirait que les gens ne les ressentent pas comme tels. J'aime bien qu'ils soient différents les uns des autres, n'aillent pas dans un même sens, qu'ils puissent dire une chose et son contraire ; ça dit l'amour, la détestation, ça dit la rage, la douceur, la paix. Si on me fait dire une chose et pas son contraire alors on a enlevé la moitié de moi.

L'image de l'affiche est un peu espiègle, moins dure que d'autres dessins ?



C'est quand même un petit monsieur divisé en deux... Mais c'est vrai qu'il cligne de l'œil. Je ne sais pas ce qu'il veut dire ce dessin. Il y a vraiment des choses qui nous échappent. Les choses les plus vraies nous échappent. Ça se passe dans le secret, mais même pour moi, c'est secret. Il y a des dessins que je jette, que je déchire, d'autres que je reprends deux ans après...

Vous travaillez de quelle façon, le matin, le soir, de temps en temps ?

Il y a des périodes où je ne fais que cela. Il y a des périodes où ça sort, et puis il y a d'autres périodes, moins fructueuses. J'adore dessiner toute une journée et jouer le soir. Comme d'être bilingue. Ou bien tout de suite après une représentation, au lieu d'aller au café, au restaurant, je rentre vite et pendant que les autres parlent, je dessine. Là encore, je ne sais pas très bien de quelle énergie je suis chargée, mais je peux dessiner des heures après avoir joué.

On sent une grande liberté dans vos dessins...

J'ai la chance d'avoir un domaine dans lequel ni les références que j'ai, ni la petite intelligence que j'ai, ni une certaine peur du monde n'entrent ; pour l'instant, c'est un domaine intact. Les enfants sont comme ça. Par exemple, un enfant peut faire une tête avec quatre yeux, des bras qui sortent des oreilles, il a le droit, et bien moi aussi, je fais ce que je veux. Et chaque fois que je ne



© Xavier Prunot

le fais pas, le dessin est raté. C'est comme si le papier n'était plus que du papier et mon bras pèse trois tonnes, vraiment trois tonnes, je m'ennuie tellement que j'ai même du mal à poser mon bras sur la feuille, alors je laisse tomber parce que je sens que cela ne colle pas. Quand c'est faux ça ne sert à rien de continuer.

Dans ce travail est-ce que vous ressentez une filiation avec d'autres artistes, plus anciens ou contemporains ?

Il y a des gens que j'adore. Dubuffet, pas tout, mais quand il s'accordait la liberté, et pas le mime de la liberté, c'était magnifique. J'aime aussi Nicolas de Staël, Matisse. Memling. Oh... beaucoup !

Des artistes contemporains ?

Martin Oberson. J'aime aussi Jean-Yves GOSTI, ce qu'il fait est si proche de l'enfance et en même temps il y a une mélancolie qui me touche vraiment. Mais en matière d'art contemporain, je m'y connais peu et puis quand je vais dans les foires, j'ai l'impression de ne rien comprendre aux autres...

Etre artiste, c'est être un peu seul ?

Quand on est artiste on est parfois traversé par des désespoirs, à se dire à quoi ça sert de faire ce que je fais, tout le monde s'en fout.

Il y a six mois - c'était avant d'avoir rencontré Gilles Naudin de la galerie GNG - je dessinais toute seule dans mon coin, et à la longue, cela se tarissait. Je n'y arrivais plus, parce qu'il faut quand même rencontrer la bienveillance, et les autres. Il faut avoir un petit signal à un moment donné que ce l'on fait dans la solitude regarde les gens. A un moment, j'étais devenue une feuille morte, je ne voyais plus le dedans des choses ; et puis la rencontre avec Gilles Naudin a fait repartir l'élan. Dans la foulée, je ferai une autre expo à Arstudio à Bruxelles, ça commence le 30 mars jusque fin mai. C'est Louis Deledicq qui en fera le commissariat.

Montrer de nouveau vos dessins, un stress ?

Oui. Mais en fait, je n'ai pas tellement le temps d'être stressée. Et puis avec mon autre vie, j'ai appris à faire avec la peur, puisqu'elle s'invite souvent. A faire avec, ou en fait, à l'ignorer copieusement.

C'est ce qu'on apprend en tant que comédienne à ignorer ou relativiser son stress ?

A l'ignorer, et à obéir à autre chose. On est bien obligé de passer. Quand on va devant des gens il faut être libre, sinon c'est obscène. Quelqu'un qui trimballe sa peur fait écran. Je m'exerce à ne plus avoir peur, on peut trembler de tout son corps avant de jouer, mais à la seconde où ça commence, on est presque comme un oiseau. On devient un oiseau.